

des Champions

PAR
François THEBAUD

Ben BAREK



SUPPLÉMENT
MENSUEL
DE
MIROIR-SPRINT

15 frs

COLLECTION
HORIZONS

LE MAGICIEN DE LA BALLE RONDE



Trois très jeunes joueurs, des équipements hétéroclites, un terrain vague... Mais sur les visages des Ben Barek (au centre) et de ces deux compagnons, se lisent la fierté et la résolution des néophytes.

CHAPITRE PREMIER RÊVES DE JEUNESSE

Mai 1927.

COMME chaque jour à la même heure et au même endroit, à la sortie de l'école, Larbi Ben Barek — dix ans le 15 juin de la même année — assiste tristement à l'envolée de ses compagnons de classe Didi, Hamiri, Kadmiri, Cerdan.

Passer par la rue de l'Ancien-Medina pour rejoindre le quartier de la Ferme-Blanche où il habite, est pour Larbi une épreuve plus pénible encore. La chaussée poussiéreuse transformée en terrain de football est le théâtre de luttes homériques, auxquelles il rêve depuis longtemps de participer.

Mais les recommandations maternelles ont conservé force de loi chez ce gosse, qui ne garde de son père décédé quelques années plus tôt qu'un souvenir confus. Son frère aîné Ali Ben Taieb, qui subvient par son travail aux besoins de la petite famille, a joint la mâle voix de la « raison » !

— C'est un jeu dangereux... Si tu te cassais une jambe...

Où l'instinct ne va pas se nicher.

DEVANT le spectacle d'un match acharné Larbi, passe dignement son chemin, comme à l'ordinaire. Il est déjà à quelques mètres du centre de ces tumultueux ébats, lorsque retentit une clameur de triomphe :

— But !

Il se retourne. La balle qui vient de provoquer ce tapage, doucement termine sa course à ses pieds. Une magnifique balle de caoutchouc-mousse toute neuve. Larbi ne peut cette fois résister... non plus qu'aux sollicitations du gardien de l'équipe battue, opportunément rappelé par une voix autoritaire.

Entre les « poteaux » formés par un pavé, et une chéchia qui en a déjà vu de toutes les couleurs, Larbi s'installe le cœur battant. Nus pieds, gourdah... Après tout il est dans le ton. Pourquoi ne ferait-il pas aussi bien que les autres ?

Il ne tarde pas à le savoir. La balle revient, une « roulette » toute molle, mais bien ajustée... Que faire ? Larbi laisse passer la balle et l'accompagne jusqu'au terme de sa course.

Les cris de désappointement de ses partenaires lui apprennent que pour un coup d'essai, il n'a pas réalisé un coup de maître...

Inutile de raconter vingt ans plus tard que Ben Barek était un défenseur-né.

Il n'y a que le premier pas qui coûte. Le proverbe conserve sa valeur au delà de la Méditerranée. Désormais le timide élève de l'école professionnelle de Casa a trouvé sa voie : S'il n'a pas en poche une balle de tennis, il ne manque jamais de papier et de ficelle pour en fabriquer le cas échéant.

Le choix.

1931 Larbi a quatorze ans. Le bambin s'est métamorphosé en adolescent long et mince, mais déjà solide et musclé, capable de gagner sa vie. Menuisier dans l'entreprise Avaros Canella, il sait se servir de la raboteuse, de la scie électrique, de la « toupie ». Ben Barek père, ouvrier spécialisé dans la réparation des bateaux du port a un fils digne de lui.

Naturellement il n'est plus question d'interdire la pratique des sports. Larbi fait du vélo, couvre avec enthousiasme des kilomètres « au train », affûte sa pointe de vitesse. La course à pied l'attire. Il va même jusqu'à croiser les gants avec son frère, qui goûte avec prudence aux joies du « noble art ».

Mais au fond tout cela ne compte guère. Larbi a fait son choix : il sera footballeur.

Adhérer à un club? N'exagérons rien. Sur des terrains vagues proches de leurs ateliers, chaque soir les anciens camarades d'école se retrouvent balle aux pieds. Ils se réunissent par affinité, achètent un ballon, lancent des défis à d'autres

groupes. Ce sont les « équipes de quartier ».

Celle de Larbi se nomme Football Club du Ouatane. Parmi ses coéquipiers l'un se distingue par une teinte de peau plus foncée que la sienne. C'est Didi, qui lui aussi a fait son chemin.

Le rêve...

CEPENDANT l'horizon de Larbi s'élargit. Le football est devenu en Europe le sport numéro 1, et sa popularité gagne à pas de géants l'Afrique du Nord. Des magazines chantent les exploits des grands virtuoses de la balle ronde. Des photographies fixent leurs envolées, et magnifient leurs gestes.

La poésie du mouvement séduit l'adolescent qui la vit sans le savoir. Des profondeurs de son atavisme surgit le besoin de transposer sur le plan moderne et pacifique du sport la beauté des mouvements de la vie naturelle.

— Pourquoi ne serai-je pas moi aussi un Zamora un Planicka, un Svoboda, un Devaquez ou un Nicolas?

Cependant il conserve les pieds sur terre. Quant on est pauvre le rêve ne se substitue jamais complètement à la réalité.

... Et la réalité.

LE club de quartier s'est contenté d'un terrain jadis occupé par l'Union Sportive Athlétique et transformé par l'abandon en terrain vague. Il s'agit maintenant de pourvoir aux besoins

Le premier club de Ben Barek : l'Idéal. L'adolescent s'est transformé en jeune homme robuste et décidé. Voyez-le plutôt à l'extrême gauche (à genoux) sur notre document.





Un an plus tard toujours sous le maillot de l'Idéal. De la gloire déjà symbolisée par un bouquet, et... de la couleur locale.

élémentaires des joueurs de l'équipe. Le F. C. Ouatan, où pratiquants, dirigeants et supporters forment un bloc indistinct, loue le terrain clos de la Banque Union Sports dans le but non dissimulé de réaliser des recettes. Pour 50 francs par séance, Ben Berek et ses compagnons réussissent à encaisser des sommes moyennes variant entre 600 et 700 frs. Ils atteindront même un jour la recette-record de 1.500 francs

Larbi joue déjà inter. On lui conseille cependant d'occuper le poste d'ailier pour lequel lui assure-t-on, il est particulièrement doué. Il ne se montre pas très pressé d'accéder aux désirs des conseillers. Et il faut croire qu'il n'a pas tort puisque bientôt l'Idéal lui fait les yeux doux.

Ascension vers... « l'Idéal. »

ACETTE époque, Larbi a dix-sept ans, l'Idéal est un club modeste de 2^e division. Marcel Cerdan, qui devait en être par la suite la grande vedette, au titre d'ailier droit, n'est pas encore membre du club. Par contre Lopez, le populaire « Narcisse », qui deviendra plus tard le beau-frère du « bombardier », est l'une des étoiles de l'équipe dont les autres personnalités marquantes sont Navarro et Abderahman (un homonyme du demi-centre Sétouais).

Pour ses débuts à l'Idéal, Larbi affronte un adversaire exceptionnel puisqu'il s'agit tout simplement de l'U. S. Marocaine, le tenor du championnat nord-africain, qui a condescendu à jouer une rencontre amicale avec cette obscure équipe. Larbi joue le match en savates. Il n'a jamais eu l'occasion — ni d'ailleurs éprouvé le besoin — de chausser « les crampons ». Habitué dès sa tendre enfance à marcher nu-pieds, il est

suffisamment endurci pour ne pas appréhender les contacts les plus rudes. Pour le reste il fait confiance à ses réflexes. Dans la suite de sa carrière, Larbi n'a jamais eu à regretter ces habitudes imposées par la nécessité...

Quoi qu'il en soit, son mépris de ce genre de contingences ne l'empêche pas de marquer deux buts aux « caïds » de l'U. S. M.

L'année suivante l'Idéal termine en 3^e position du championnat marocain. Deux raisons qui situent la portée de l'aide apportée au club par sa nouvelle recrue.

Sur le plan personnel, Larbi a obtenu des satisfactions indéniables. D'abord ailier, il est devenu intérieur, puis demi-centre avant la fin de sa première saison de véritable joueur.

Les trompettes de la renommée régionale.

1935 EST une année capitale dans sa carrière. Lors d'un match comç tant pour la Coupe du Maroc à l'issue duquel, l'Idéal ne s'incline que de justesse devant le R. C. Marocain, Emile Baron, un journaliste a « repéré » l'artisan de cette magnifique résistance. Larbi Ben Berek respirera le lendemain dans le « Petit Marocain » l'encens de la gloire,

Alertés les sélectionneurs s'avisent de son existence. Pour rencontrer Oran il est désigné en qualité de remplaçant.

La saison tire à sa fin. Larbi fait de l'athlétisme comme chaque été. A la fin d'un 5.000 qui consacre sa victoire dans le championnat de la Chaouia, des dirigeants de l'U. S. M. s'approchent, l'invitent à prendre l'apéritif.

— Veux-tu signer chez nous ?

— J'aimerais bien... Mais...

Un dirigeant comprend vite, surtout lorsqu'il a affaire à un joueur de dix-neuf ans.

— Combien gagnes-tu chez Avaros Canella ? Nous pouvons t'offrir mieux... Un, travail plus facile. Que penses-tu de la Vacuum. Tu n'es pas maladroit. On te mettra au courant de la réparation des pompes à essence.

Vingt francs par jour. Les tentateurs l'emportent. C'est une somme. Désormais Ali Ben Taieb ne sera plus le seul soutien de la famille...

Les dirigeants de l'U. S. M. tiennent leur engagement. Au point de vue sportif pourtant une légère déception au début. Les clubs vivent à cette époque sous le régime de la licence B, et comme toute nouvelle recrue Ben Berek doit opérer la première saison en réserve.

Il s'y comporte heureusement avec tant de brio, que les juristes de la 3F ne porteront pas devant la postérité la responsabilité d'avoir brisé par cette inique règlement une carrière qui s'annonçait brillante.

Larbi est en effet sélectionné dans l'équipe du



1936. — Ben Barek (debout à droite) est déjà la grande vedette nord-africaine sous les couleurs de l'U. S. Marocaine. Accroupi (2^e à partir de la gauche) on reconnaît Didi.

Maroc qui rencontre Oran et succombe de justesse sur un pénalty botté par Berénguer, qui devait être plus tard le compagnon de Frutoso au C. A. Paris.

Mais cette première sélection n'est que le prélude au premier grand triomphe de sa carrière sportive.

Une étoile est née.

AVRIL 1937. — Pour la première fois le « onze » tricolore traverse la Méditerranée pour donner la réplique à la formation représentative du Maroc.

Aux Darui, Meuris, Jasseron, Courtois, Beck étoiles de cette équipe de France B, le Protectorat oppose : Meki, F. Pedemonte, Dètre, Hernandez, Ben Barek, Trimbot, Albacète, Clairouin, Kuper, P. Pedemonte, Fanioni.

La Métropole s'assure le gain du match par 4 buts à 2. Mais les manchettes des journaux clament :

« Ben Barek le meilleur des 22. »

Un journaliste parisien enthousiasmé lance pour la première fois aux quatre coins de la France le nom de la nouvelle étoile du ballon rond.

Le soir du match, à la foire devant une baraque foraine, le même reporter rencontre Larbi.

— Vous devriez venir en France.

— Je n'ai pas une classe suffisante pour devenir

« pro ». Et puis à Casa je gagne bien ma vie — ...

— Vingt francs par jour. Il y a peu d'ouvriers qui gagnent pareille somme.

— Vous mériteriez que l'on vous fasse embarquer pour la France par un agent de police.

Ce n'est pas tout à fait un hasard, si quelques jours plus tard, Eisenhower l'entraîneur de Marseille, qui accompagnait Zatelli, prend contact avec Ben Barek.

Le grand club de la Métropole n'a pas attendu ce jour pour exploiter sa situation géographique et puiser dans le réservoir sportif de l'Afrique du Nord. Les Zatelli, Bastien, Rabih, Ben Bouali, Zermani constituent à cette époque l'ossature d'une équipe qui essaie d'harmoniser une rapidité de rythme de jeu méridionale, avec la solide technique de l'Europe centrale.

Business.

POUR la première fois de sa carrière, Ben Barek discute les propositions qui lui sont faites. Son frère, qui manifeste de remarquables dispositions pour les affaires juridiques, lui a donné de judicieux conseils. Et la solution du problème paraît difficile pour l'envoyé spécial que le club marseillais n'a point muni des pleins pouvoirs.

— Je veux bien jouer à Marseille, dit Larbi,



L'O. M. 1938. — Entre Georges Dard et Aznar, et devant Max Conchy, Ben Barek a déjà la redoutable assurance des « forts ». Voyez avec quelle autorité il « protège sa » balle.

mais il me faut 30.000 francs à la signature et un salaire de 3.000 francs par mois.

Chacun reste sur ses positions... et Larbi-à Casa.

Durant la saison suivante 1937-1938, tandis que Ben Barek consolide sa réputation, l'U. S. M. se couvre de gloire en gagnant le championnat du Maroc, puis celui de l'Afrique du Nord, grâce à une victoire finale de 4 buts à 1 sur les Joyeusetés d'Oran.

L'équipe est alors constituée ainsi :

Assaban, Saveri, Messeli, Hamida, Ben Barek Krasck, Hadiba, Didi, Papeni, Halal, M. Laporte.

Nécessité fait loi.

CETTE fois les Marseillais ont compris...

Le télégramme du secrétariat de l'O. M. est explicite :

— D'accord pour 30.000.

Mais Larbi a réfléchi. D'autres clubs français aussi.

Il répond :

— 35.000.

A Marseille on a encore mieux " compris " :

— D'accord pour 35.000.

Le Red Star s'est en effet mis sur les rangs avec une offre de 55.000. Metz a suivi le mouvement.

Mais Ali Ben Taieb une fois encore est intervenu

— Tu verras plus tard. Pour l'instant accepte les propositions de Marseille. Ta première tâche est de t'habituer au climat et aux habitudes de vie de la Métropole.

Le marché est conclu avec l'U. S. M. Coût du transfert : 9.000 francs.

Devant Larbi les portes de l'aventure s'ouvrent toutes grandes.

CHAPITRE II

LA PREMIÈRE

« CAMPAGNE » DE FRANCE

28 Juin 1938.

LA voix déchirante de la sirène arrache Ben Barek à la contemplation rêveuse des flots que fend d'un élan puissant et irrésistible l'étrave du « Djenni ».

De la masse sombre qui émerge déjà largement au-dessus de l'horizon, le profil de Notre-Dame de la Garde se détache avec netteté dans le ciel uniformément bleu.

— Dans une heure nous serons à la Joliette, clame avec une assurance et un « assent » qui ne trompe pas sur ses origines un petit homme rondouillard que les affres d'un mal de mer discret mais efficace a contraint jusque-là au mutisme.

Larbi scrute d'un œil avide le continent dont il discerne les détails.

Voici les jetées du port, les grues, les pyramides de charbon. La mâture et les superstructures des navires à quai apparaissent distinctement entre deux nuages de fumée et de poussières.

Des pâtés de maisons, se détachent les maisons elles-mêmes agglutinées au flanc de la côte.

— Marseille quel contraste avec Casa ! On ne connaît donc ici que les couleurs sombres et sales. Dire que je vais vivre là...

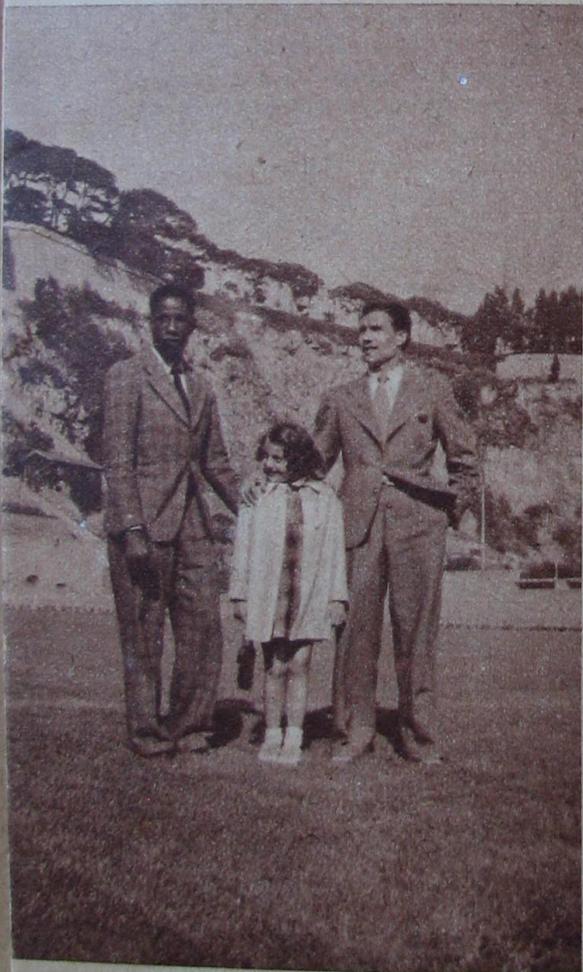
Et puis Larbi songe à son rêve. C'est en France qu'il peut se réaliser et là seulement.

Eisenhoffer et M. Blanc, le président de l'Olympique de Marseille, l'accueillent au débarcadère, et l'emmènent vers sa nouvelle destinée.

Elle se présente tout de même sous un jour assez favorable. La première impression est vite effacée. Promenade de la Corniche, à l'hôtel Renier une simple pension de famille où il élit domicile, chacun s'évertue à lui rendre la vie agréable.

Eisenhoffer et Kohut, habitent à proximité, et veillent sur lui. Bastien l'initie aux joies de la pétanque. Il va à la pêche le long de la Corniche, visite le château d'If comme un vulgaire Parisien, fréquente les cinémas de la Canebière.

Le grand demi-centre Bruhin qui a beaucoup voyagé lui donne de précieux conseils et lui ouvre des horizons nouveaux.



En visite à Monaco, où Marseille joue un match amical, Ben Barek pose en compagnie de son coéquipier « Manu » Aznar et de sa fille.

Acclimatation.

EN août l'entraînement reprend tout doucement sous la direction d'Eisenhoffer, le seul coach qui ait réussi l'exploit d'imposer sa volonté à l'O. M.

A Château-Gombert, en amical, Larbi joue son premier match. un petit galop tranquille et sans conséquences.

Après le match Olej, qui est un pince sans-rire, lance à Larbi :

— Eh, eh ! Tu ne joues pas si mal que ça...

— Je ne me suis jamais vu jouer, rétorque Ben Barek, qui a retrouvé ce sens de la répartie mi-naïve mi-ironique, qui rend sa conversation si amusante.

L'O. M. cependant poursuit le cycle de ses matches de préparation. Contre Alès c'est le premier contact de Larbi avec les pros en France. L'O. M. gagne par 3 buts à 1.

Eisenhoffer ne sait trop à quelle place faire jouer Larbi.

— Tu es trop porté à l'offensive pour tenir le poste de demi-centre.

On tâtonne : intérieur-gauche, ailier droit, intérieur-droit... Le Hongrois n'est pas pleinement satisfait. Finalement il tranche :

— Tu joueras avant-centre.

Le résultat paraît excellent. Contre Southend, une équipe anglaise de 3^e division, Larbi marque huit buts.

Les « chèvres » de M. Jordan.

C'EST à cette place qu'il effectue ses débuts officiels le 24 novembre pour le premier match de championnat de la saison contre le R. C. Paris en visite au stade Fernand-Bouisson.

L'O. M. l'emporte par 5 buts à 2. Ben Barek marque 2 buts et en fait marquer 2.

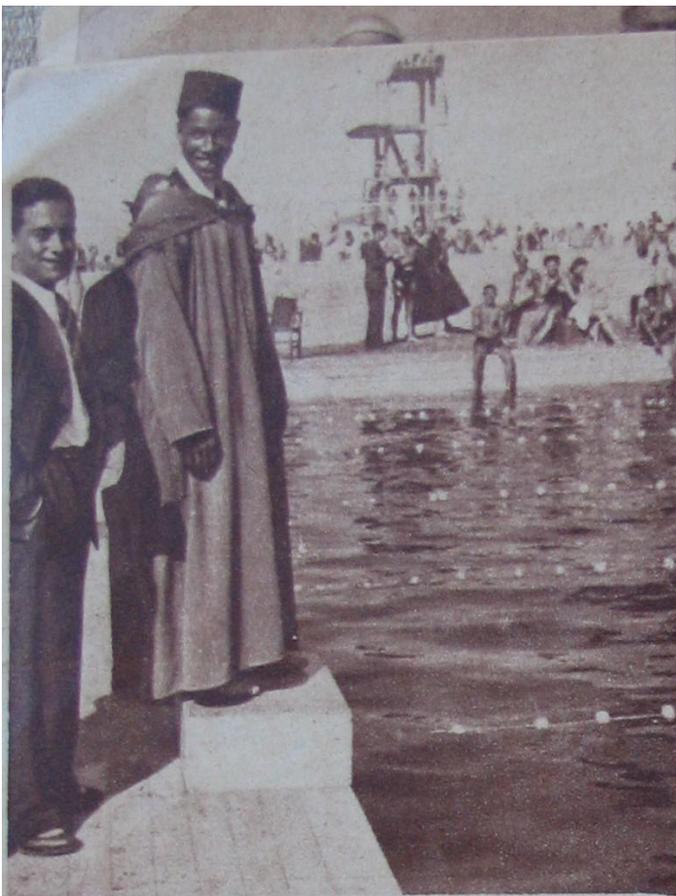
Jordan, qui a la tâche de le marquer, a été attiré insensiblement loin de sa zone habituelle d'opérations défensives. Dans un mouvement de dépit à la sortie du terrain, il dit à Larbi :

— Je ne comprends pas comment l'O.M. peut gagner un match avec une équipe de chèvres.

— Les chèvres ont marqué 5 buts. Ce n'est pas si mal, réplique doucement le Marocain qui, pour répondre du tac au tac au demi-centre de l'équipe de France, a retrouvé décidément tout son aplomb.

Les dirigeants du Racing semblent d'ailleurs partager la dernière opinion exprimée puisqu'ils proposent 150.000 francs pour s'assurer les services de celui que l'on commence déjà à appeler la « perle noire ».

Ben Bouali et Bastien qui devaient cette année-là signer au club parisien, viennent en effet d'être disqualifiés, en compagnie de leur président M. Blanc et de quelques autres personnages, à



Retour à Casa en juillet 1939. Larbi a revêtu le costume du pays... Il est vrai qu'il s'agit de visiter un stade... nautique.

la suite d'une sombre histoire sur laquelle on a depuis, passé l'éponge. Le Racing, qui n'est pas en cause et a déjà payé le transfert de Ben Bouali et Bastien, demande réparation. Ben Barek ferait bien son affaire. Les nouveaux dirigeants marseillais, pas si bêtes, lui offrent Zatelli. Et c'est le brun Mario qui finalement « monte » dans la capitale.

« Je ne suis pas un avant-centre »

L'O. M. poursuit le championnat. A Roubaix l'équipe déplace sa formation numéro 1 soit : Vasconcellos, Henri Conchy, Patrone, Olej, Max Conchy, Gonzalès, Georges Dard et Zermani Heiss, Ben Barek, Aznar, Kohut.

Le terrain du parc Dubrulle est mouillé, mais pas très gras. Ben Barek, marqué de près par le demi-centre hongrois Vago, fait un très mauvais match et les Méridionaux perdent par 1 but à 0.

— Je ne suis pas un avant-centre, vous le voyez bien, dit Larbi à Eisenhoffer. Je vous l'avais dit. Ma place est demi-centre ou intérieur.

On se rend cette fois à ses raisons, Aznar devient leader d'attaque, et il joue désormais intérieur gauche aux côtés de Kohut pour qui il professe la plus grande admiration ;

— Quel joueur ! Quel shot !... Et quel chic type !

Les faits ne tardent pas à prouver en effet qu'il s'agit beaucoup plus pour Ben Barek d'adaptation à un poste que d'adaptation aux terrains de la Métropole. A Fives pour le 6^e match de champion-

1942. — Ben Barek a repris du service à l'U. S. M. et dans la sélection du Maroc. Le voici en action (à droite) au cours d'un match qui l'oppose à Meknès. Larbi n'a rien perdu de sa détente.



nat, il joue sur un terrain extrêmement gras et s'y comporte de la façon la plus brillante. L'O. M. cependant échappe de très peu à la défaite et prend grâce à Van Caeneghem qui a mis à côté un pénalty sifflé en faveur des hommes aux maillots à chevrons.

Le 1^{er} janvier 1939, Larbi prend contact à Lille avec les terrains enneigés. A domicile, malgré des conditions atmosphériques qui leur paraissent favorables, les Nordistes s'inclinent devant mes joueurs du pays du soleil.

— La course à pied m'a rendu de sérieux services, déclare Ben Barek aux vestiaires après un match où il n'a jamais semblé en difficulté.

Au pays des songes.

SUR terrain gras comme sur le sol gelé c'est surtout en réalité son excellente technique qui lui a permis de s'adapter immédiatement et de s'imposer. Son style à la fois spectaculaire et efficace commence déjà à enthousiasmer les foules. La réputation de Ben Barek devient chaque jour plus brillante. Tandis qu'il prend place dans l'équipe de France, l'O. M. qui a d'ailleurs une équipe complète et des individualités de classe s'impose comme l'une des toutes premières équipes du championnat et le titre national lui échappe de peu.

Lorsque se joue en juin la dernière journée de la compétition, Sète et Marseille sont à égalité avec un même total de 40 points. Tout permet de croire au succès final des Marseillais qui doivent affronter encore le R. C. Strasbourg, 10^e du classement, tandis que Sète affronte le Racing de Paris qui vient d'enlever la Finale de la Coupe.

La veille du match de la Meinau, Larbi s'endort en faisant le plus beau rêve de sa vie :

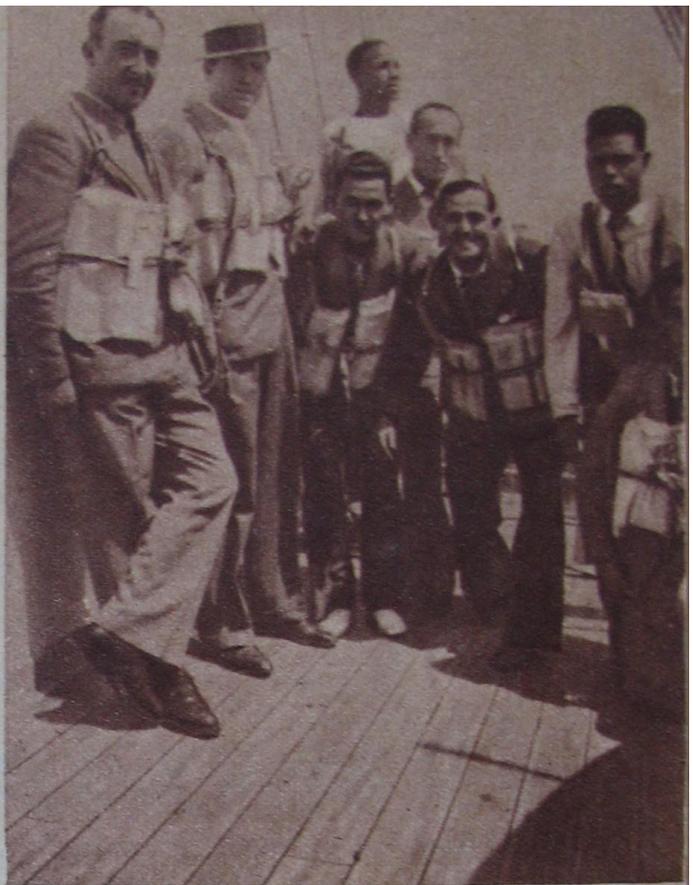
— Pour ma première année de joueur professionnel, je suis international et je gagne le championnat de France...

Sur le terrain où la partie s'est engagée, Larbi vit son illusion...

Un choc brutal... Le voici pour tout de bon expédié au pays des songes. Il se réveille cinq minutes plus tard du K. O. qu'il doit à une rencontre imprévue avec le crâne de Gonzalès. Revenu à lui, Larbi reprend sa place, et remet les pieds sur terre. Car les malheurs se multiplient. L'impulsif arrière-gauche Patrone est exclu du terrain. Gonzalès prend sa place ; mais c'est pour marquer contre son camp. L'O. M. est battu (1-0) tandis que Sète inflige 5 buts à 0 au Racing. O, fragilité des pronostics,...

Bah! la vie du sportif n'est pas faite que de triomphes.

Le 15 juin, Larbi s'embarque pour le Maroc, avec un bagage de souvenirs, et d'expérience, que l'on ne peut considérer comme négligeable.



Faux départ pour la France, où l'U. S. M. jouera en 1942 quelques matches amicaux en zone Sud.

De retour à Marseille avant l'ouverture de la saison il se remet à la tâche, joue quatre matches amicaux. Le championnat n'aura pas lieu.

C'est la guerre.

CHAPITRE III

A LA CONQUÊTE DE PARIS

SUJET marocain, Larbi rentre au pays de ses pères. Au delà de la Méditerranée ne parviennent que des échos assourdis du drame qui secoue l'Europe. La vie reprend tant bien que mal à Casa... Les sportifs font de timides tentatives de regroupement. Leur existence est difficile. Les moyens de transports restreints du continent noir ne peuvent être utilisés que dans une très faible mesure, en dehors des besoins plus urgents.

On parvient tout de même à disputer avec les moyens du bord un championnat du Maroc, que l'U. S. M. où Larbi a repris du service sous licence spéciale, enlève quatre années consécutives. En 1942, l'U. S. M. enlève même la Coupe de l'Afrique du Nord mise exceptionnellement en compétition.



Ben Barek est un athlète complet. Le dimanche matin il ne craignait pas de faire une partie de basket avec ses amis du W. A. C. histoire de s'échauffer un peu...

Mais en 1945, l'U. S. M. est battue par 3 buts à 0 en finale du championnat du Maroc. Le R. A. C. est l'auteur de l'exploit. La vedette des nouveaux venus se nomme Hamiri. Un nom que l'on a déjà vu et que l'on retrouvera plus tard.

Larbi met les « tricolores » en échec.

HAMIRI n'est pas pour Ben Barek un inconnu. En 1942 les deux hommes ont formé contre l'équipe de France au stade Philippe de Casa, l'aile gauche de la sélection de l'Afrique du Nord, qui arracha le match nul aux tricolores où l'on retrouvait les Llense, Mercier, Franques, Laune, Bastien, Cabrillargue, Franceschetti habitués des tournées sur le continent noir.

Les Nord-Africains avaient aligné une équipe de classe. Devant Martinico Gonzalez l'ancien gardien de but du Red Star, figuraient Salem, qui devint plus tard Marseillais, Hachoud qui devait faire une brève apparition à Lens, Nino que l'on vit plus tard sous les couleurs de Cannes, et surtout un homme que nous avons un peu perdu de vue au cours de notre récit : Marcel Cerdan.

Contraint à l'inactivité dans le domaine pugilistique le « bombardier », revenu à ses premières amours, s'était à ce point distingué dans la ligne

d'avants de l'Idéal, où il avait repris du service, qu'il avait de haute lutte conquis sa place à l'aile droite du team nord-africain. Des mauvaises langues prétendirent que Cerdan devait sa sélection à la nécessité d'assurer une brillante recette. L'intéressé se chargea de démontrer qu'il n'en était rien, puisqu'après avoir fourni une brillante exhibition, il fournit à Ben Barek le centre qui permit à Larbi d'obtenir le but égalisateur (1-1).

Celui-ci garde toutefois de ce match un mauvais souvenir. Pris en sandwich entre Gabrillargues et Bastien, au début de la partie, il avait connu le deuxième K. O. de sa carrière de footballeur « classé ». Ah ! si Cerdan avait pu voler au secours de son partenaire !...

Le Stade Français ? Connais pas !

1945 LA paix est revenue. Le sport revit. Un stage d'entraîneurs a lieu à Casa, sous la direction d'Herrera, Delfour, Simonyi... On se retrouve. On parle du football français.

D'ailleurs les dirigeants de Marseille s'agitent :

— Ben Barek nous vous attendons.

Herrera propose :

— Larbi pourquoi ne viendrais-tu pas à Paris ?

Je vais entraîner le Stade Français. Je t'emmène...
— Le Stade Français? Qu'est-ce que c'est que ce club? Je connais le Red Star, le Racing, le C. A. P. Mais c'est la première fois qu'on me cite ce nom en football.

L'entraîneur stadiste explique :

— Nous allons commencer en 2^e division. Mais nous n'avons pas l'intention d'y rester longtemps, avec les moyens dont nous disposons.

Larbi est sceptique :

— Non la 2^e division ne m'intéresse pas. Si j'allais à Paris ce serait pour tenter ma chance une bonne fois encore.

Herrera insiste, prend contact avec M. Malaud, président du club parisien et businessman habitué aux décisions rapides, qui "tâte" Marseille et obtient son accord éventuel. Reste à décider Larbi. Herrera revient à la charge, sait se montrer persuasif, offre des garanties sérieuses...

Larbi est marié, a deux gosses, sa mère à sa charge. Les propositions du Stade sont bien alléchantes, même s'il n'y a pas la perspective de revivre les heures inoubliables de gloire sportive qu'il a connues.

— Je veux qu'Hamidou et Mustapha aient une vie heureuse, qu'ils aient une bonne instruction. Que ma femme et ma mère soient à l'abri du



Novembre 1945. — A son passage à Marseille au cours du match O. M.-Réims, M. Bauer du Stade français (à droite) a pris livraison de la « perle noire »

besoin. Je dois profiter des quelques belles années que le football peut me donner.

C'est ainsi que pour la troisième fois, Ben Barek reprit le paquebot de Marseille.

Mais ...

Par un matin pluvieux de novembre, il débarque à la gare de Lyon. La presse parisienne, alertée par ses correspondants marseillais, est sur le quai au grand complet.

Novembre 1945. — L'arrivée à la gare de Lyon. Herrera (à droite) est venu l'accueillir, escorté par le ban et l'arrière-ban des journalistes et des caricaturistes.



La veille Larbi a assisté au match O.M.-Reims et la foule qui a reconnu son ancienne idole l'a réclamé. Les dirigeants coupables de l'avoir « transférée » sont sévèrement jugés, bien qu'ils soient convaincus dans leur for intérieur d'avoir fait une excellente affaire.

Sous le manteau on murmure en effet qu'il en a coûté au Stade la somme de un million (chiffre-record des transferts réalisés en France).

— Quel que soit le prix le Stade Français a fait une excellente opération. Il ne tardera pas à amortir sa mise en fond, prétendent les gens qui suivent de près les choses de football.

— C'est discutable prétendent d'autres. Ben Barek a perdu tout contact avec des footballeurs de classe... Et puis la 2^e division est-ce bien pour lui?

Les optimistes ne tarderont pas à prouver qu'ils avaient raison. Malgré un gros effort de recrutement qui a mené chez les bleu et rouge Grillon, Emmanuelli, Domingo, Luciano, Mandaluniz, le Stade piétine devant des formations comme Nancy, Valenciennes, Angers dont la cohésion repose sur des années de lutes communes. Les recettes du club monté par M. Malaud subissent le contre-coup de ces médiocres performances.

L'arrivée de Ben Barek va bouleverser cet état de choses.

Le crachin parisien.

En tout cas, dès son arrivée, chéchia sur la tête trench-coat beige, Ben Barek, à peine changé, conquiert tout le monde par sa simplicité.

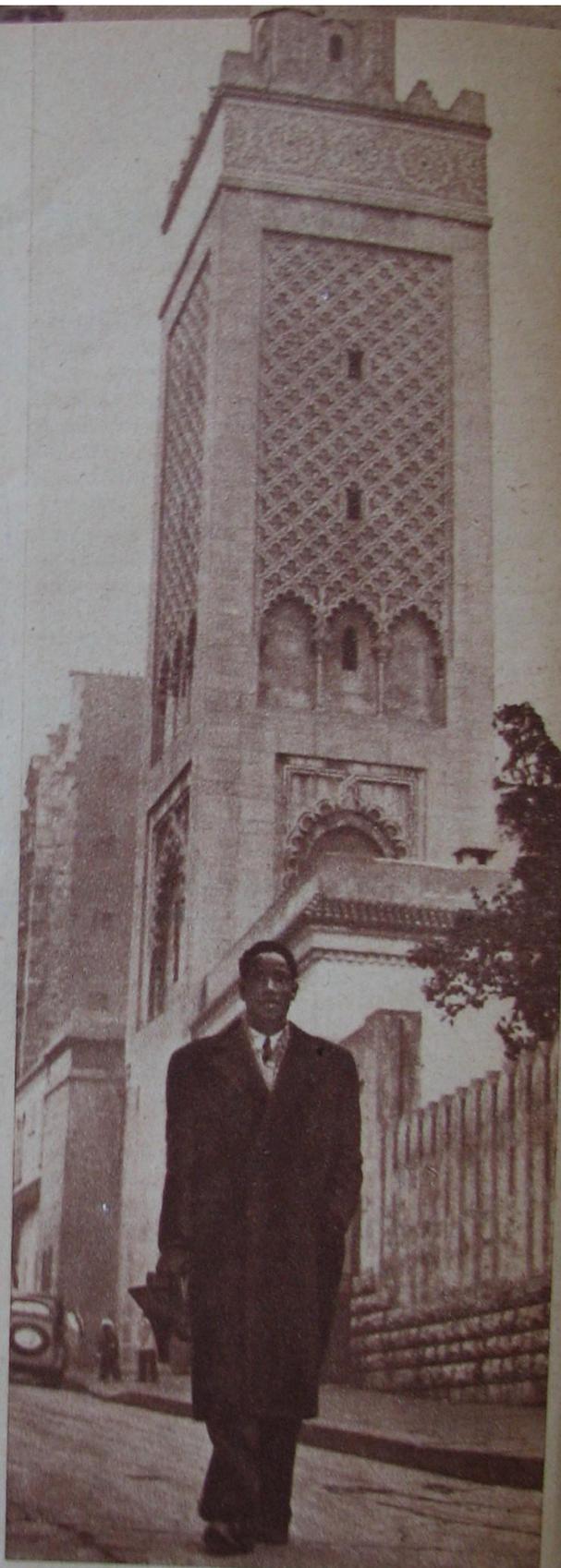
Il bruine encore le jour où il se rend à la Faisanderie pour sa première séance d'entraînement. Dans le train qui mène l'équipe à pied d'œuvre, Larbi gagne d'emblée la sympathie de ses futurs coéquipiers comme il a gagné celle des journalistes.

Dès son premier shot sur la pelouse glissante, il démontre qu'il n'a perdu aucune de ses incomparables qualités. Ceux qui l'ont déjà vu à l'œuvre avant guerre notent même qu'il a sensiblement progressé sous le rapport de l'efficacité dans les tirs.

Cette impression est d'ailleurs confirmée dès le samedi suivant à Saint-Ouen où il effectue ses débuts officiels sous le sombre maillot stadiste, contre le S. C. O. Angers commandé par Meuris.

Au cours du match gagné par les Parisiens, Ben Barek se signale par un but splendide, des services d'une précision étonnante, une facilité et une souplesse d'évolution dont le courageux demi-aile angevin Kartoyan fait les frais, à son corps défendant.

Jamais pareille foule n'a assisté aux débats du Stade Français qui a battu tous ses records de recette. Mais si M. Malaud se frotte les mains et si le public fête le champion retrouvé, quelques petits futeés font la fine bouche.



Ben Barek ne néglige jamais les exercices du culte musulman. Chaque mercredi, il se rend à la mosquée de Paris.

Les sceptiques confondus.

Tout cela c'est du spectacle! Attendez! On en reparlera de la « perle noire ».

Une fois encore le public qui vient de plus en plus nombreux aux matches du Stade Français, a raison même contre ceux qui dans la presse se targuent d'une expérience semi-séculaire.

A l'occasion d'un match amical qui oppose un jour glacial de cette fin d'année les Stadistes aux Lillois et au cours duquel les Parisiens sont largement dominés par leur redoutable adversaire, Larbi fait une mauvaise partie. Un de ces doctes personnages en profite pour déclarer sur un ton péremptoire :

— Je l'ai dit avant guerre et je le répète aujourd'hui, Ben Barek n'a jamais été un footballeur..

Il y a des jugements définitifs qui gagneraient à ne jamais être prononcés.... Encore que leurs auteurs n'aient point pour habitude de faire leur « mea culpa ».

Quoi qu'il en soit, l'équipe du Stade profite jusqu'à la fin de la saison dans une très large mesure du concours technique, tactique et... financier de Ben Barek, qui en province fait stade comble à lui seul.

Les clubs visités, libellent astucieusement leurs affiches : « Ben Barek et le Stade Français. »

Certes, le Stade devient l'équipe à battre... Mais si Hellenio Herrera ne parvient pas à donner à la formation qu'il entraîne l'équilibre et la tenue

harmonieuse d'une grande équipe, le « onze », lié par une excellente camaraderie, possède assez d'éléments de classe, assez de jeunesse et de vitalité entretenue par un bon entraînement physique pour s'imposer finalement dans le championnat de 2^e division. Les exploits de Larbi font le reste.

Ceux qui assistent au match retour d'Angers admirent la facilité avec laquelle il mystifie ce jour-là ses adversaires qui veulent leur revanche devant un public qui s'est écrasé aux portes de Bessonneau. Cette fois c'est le hargneux Vasquez qui doit s'avouer impuissant à briser l'élan du virtuose noir qui paraît n'avoir jamais été aussi à son aise que sur cette pelouse glissante comme une patinoire.

Le Stade atteint son but.

Le but essentiel des dirigeants du Stade est atteint à la fin de la saison. Le Stade Français, grâce à son classement, obtient, suivant le règlement, le droit d'accéder à la 1^{re} division. L'excellente équipe de Nancy, dont les Poblomme, Szego, Angel, Sesia, Mathieu, sont alors les vedettes, a affirmé les vertus supérieures d'un ensemble moins brillant mais plus solide, et a terminé en concédant seulement deux défaites et deux matches nuls contre quatre défaites aux Parisiens. Mais comme deux clubs de la poule Nord et deux clubs de la poule Sud « montent », le Stade voit

Le voici dans le magnifique jardin de la Mosquée.



Novembre 1945. — L'arrivée à la gare de Lyon. Herrera (à droite) est venu l'accueillir, escorté par le ban et l'arrière-ban des journalistes et des caricaturistes.





Ben Barek n'a pas ménagé ses forces. Le voici aux vestiaires, après un match difficile, harassé et altéré.

C'est un secret de polichinelle dans le monde des entraîneurs... Empêchez de jouer ces deux hommes et vous gagnerez. Beaucoup de clubs ne disposent pas des moyens de réaliser cette tâche. Certains les possèdent et ne se font pas faute de les exploiter. Le club parisien n'a pas suffisamment d'éléments de classe pour profiter de la liberté dont bénéficient fatalement des éléments moins surveillés... Et durant toute la saison, à part de rares éclairs, le club de M. Malaud, malgré sa volonté de s'imposer, donnera le spectacle d'un football d'ensemble monocorde, dont les exploits de Ben Barek, et les tirs de Nyers rompent par instant la grisaille.

Pourtant le jeu défensif est au point. Grillon en possession de tous ses moyens, Grégoire qui s'impose comme le meilleur demi-centre français, Domingo, le dauphin de Darui, sont des gens difficiles à vaincre. L'ensemble est solide et volontaire, mais la question de tactique demeure résolue de façon simpliste.

Roubaix, Strasbourg, Lille, Reims démontrent en prenant les premières places du championnat devant le Stade les vertus du jeu organisé.

Ben Barek l'homme à abattre.

En Coupe de France, le Stade ne dépasse pas l'étape des quarts de finale. Strasbourg l'élimine au Parc des Princes, au cours d'un match typique du style des deux équipes.

Émile Veinante l'avait assuré, à plusieurs reprises à des amis :

— Je suis sûr de posséder les moyens de battre le Stade. Et mon atout se nomme : Lang.

A Ben Barek, l'astucieux Mimile, qui ne laisse jamais rien au hasard, se garde bien d'opposer le scientifique Gomez qui joue habituellement

au poste de demi-droit. C'est Lang, un accrocheur-type, un joueur au courage indomptable, au souffle inépuisable, aux réflexes prompts, qu'il confié la tâche d'annihiler le prestigieux adversaire.

L'Alsacien s'acquitte à merveille de sa mission. Jamais il ne commettra l'erreur de permettre à son adversaire de s'emparer de la balle le premier. Il anticipe, ou dans le plus mauvais des cas, il attaque en même temps que Ben Barek, le bouscule, ne lui laisse pas le temps de contrôler le cuir. Privé de son organisateur, l'équipe parisienne « flotte », et Matéo sort de la réserve où le cantonne souvent son rôle de défenseur, pour donner aux 30.000 spectateurs du Parc des Princes l'exhibition de virtuosité que ne lui aura pas fournie Ben Barek.

Le Stade est battu sans recours.

Le club parisien a-t-il fourni une saison décevante? Le terme ne serait pas exact. Terminer pour sa première année en division supérieure à la cinquième place du classement, parvenir en quart de finale de la Coupe, se montrer capable de tenir en échec et de vaincre les meilleures équipes au cours de la saison est un ensemble de performances extrêmement satisfaisant. Des gens qui ignorent l'essence collective du football peuvent seuls s'étonner que des individualités de premier ordre aient dû baisser pavillon devant des formations mieux organisées sur le plan du jeu d'ensemble.

En tout cas, l'impression défavorable laissée à de pseudo-techniciens dont les espoirs outrepassaient des limites raisonnables ont un fâcheux retentissement sur la carrière internationale de Larbi qui, pour la première fois depuis la fin de la guerre, est évincé de l'équipe nationale.

Il se console et se venge au cours d'une sensationnelle tournée en Scandinavie, où sous les yeux mêmes de celui qui l'a déclaré indigne de la sélection, il remporte un triomphe sans précédent dans sa carrière sportive.

Devant des joueurs, dont le principal souci n'est pas d'éliminer un danger, mais de jouer le jeu, Larbi retrouve tout son enthousiasme et sa réussite. Sur cinq matches, le Stade en perd un seul contre l'équipe nationale du Danemark, bat des clubs à la réputation internationale confirmée comme l'A. I. K., le B.93., Malmö.

Herrera limogé.

La saison en cours commence bien mal pour le Stade Français, dont les dirigeants sont plus financiers que sportifs. Herrera est limogé, parce qu'il a le tort de défendre les intérêts des joueurs au moment crucial du renouvellement des contrats. M. Malaud fait appel à Bunyan, stadiste de toujours et Bordelais d'occasion.

Froid, distant, le Britannique ne parvient pas à



Stade-Charlton. — Au prix d'un coup de pied acrobatique Ben Barek subtilise la balle à l'Anglais Shreeve.



1947. — Les deux vedettes nationales Da Rui (à terre) et Ben Barek aux prises, au cours d'un match Stade français-Roubaix, gagné par les Parisiens à Colombes.

adversaires une résistance héroïque. Aux Piola, Meazza, Ferrari, Andreolo, Foni, Rava déchainés, les Vandooren, Mattler, Bourbotte, Jordan, Diagne opposent les ressources d'un prodigieux courage.

Entre Aston et Nicolas, Ben Barek se hausse au niveau des circonstances. Locatelli, chargé de le marquer « tire la langue ».

Mais il faut s'incliner devant des forces supérieures. La « squadra » l'emporte par 1 but à 0.

L'apothéose : France-Pologne.

LE 22 janvier 1939, Ben Barek débouche du souterrain du Parc des Princes avec Llense, Vandooren, Mattler, Bourbotte, Jordan, Schmitt, Aston, Zatelli, Heisserer, Veinante.

La Pologne rend visite pour la première fois aux tricolores.

Il pleut, la pelouse du stade de la porte d'Auteuil est terriblement grasse. Sur ce terrain, où l'on prétend que le Marocain accoutumé aux sols desséchés de son pays, ne peut s'adapter, Ben

Barek met fin à une légende, et remporte l'un des plus grands succès de sa carrière sportive.

Jamais ses feintes et ses dribbles n'ont encore obtenu pareil « rendement ». La précision de ses passes enthousiasme les connaisseurs, et les néophytes n'ont jamais été à pareille fête. Larbi fait marquer 3 des 4 buts qui consacrent la victoire de l'équipe de France (4-0).

Le 16 mars, il jouera encore contre la Hongrie au Parc des Princes, et les tricolores arrachent le match nul (2-2) aux Sarosi, Toldi et compagnie. Le 18 mai à Bruxelles il participe à la victoire de la France sur la Belgique (3-1) entre Bigot et Koranyi. Ce sera son dernier match international avant les hostilités.

L'aventure viennoise.

LE 6 décembre 1945, moins d'un mois après son retour en France, Ben Barek prenait au Bourget le départ de la fameuse expédition de Vienne, dont le gouverneur militaire de l'Autriche avait décidé qu'elle serait un voyage de prestige.

Dans des conditions atmosphériques désas-

treuses, l'avion qui emportait les tricolores dut atterrir à Munich, gagner ensuite Vienne mutilé par la guerre au milieu de difficultés matérielles inouïes.

A l'arrivée dans la capitale autrichienne, Ben Barek épuisé, malade, dut s'aliter immédiatement. Lorsqu'il se présenta le lendemain au Stadion du Prater sous une pluie fine et glaciale, devant 60.000 spectateurs qui voulaient intensément la victoire des leurs, Larbi n'était pas remis. Ses coéquipiers eux aussi fort mal en point, l'équipe de France sous l'œil des troupes d'occupation céda sous la pression d'une équipe qui mit en jeu tout son potentiel moral, physique et technique. Bongiorno eut beau obtenir un très beau but au début de la partie, Decker à trois reprises, et le gigantesque Beppo Binder obtinrent la récompense de leur farouche volonté de victoire.

Gusti Jordan, Viennois d'origine, avait trouvé dans sa ville natale, son Waterloo de footballeur.

Dans le marécage bruxellois.

LE 15 décembre, c'est encore sous une pluie froide, dans un véritable marécage, qu'une équipe de France où Braun et Ourdouille faisaient leurs débuts, partit à l'attaque des « Diables rouges » belges au stade du Daring. Malgré une domination constante des tricolores au cours de la dernière demi-heure, les Belges arrachaient la victoire par 2 buts de leur ailier gauche Sermon, contre un de l'ailier droit français Aston. Littéralement enlisé dans le bourbier de la partie centrale du terrain, Ben Barek, de surcroît insuffisamment remis de son indisposition viennoise, ne fut pas d'un grand secours pour une équipe qui ne pouvait obtenir un résultat positif que par les ailes.

Première victoire sur la Tchécoslovaquie.

LE 7 avril, pour France-Tchécoslovaquie, Ben Barek a retrouvé forme et confiance. Le match Paris-Prague l'a révélé en possession de tous ses moyens, et les représentants de la capitale tchèque n'ont dû qu'à une exceptionnelle partie grâce au géant Finek, de s'en tirer avec les honneurs du match nul (1-1).

Larbi a eu le temps de prendre la mesure de ses adversaires qui, à deux exceptions près, sont les mêmes. Quant à l'équipe de France « rénovée » par l'incorporation des Grillon, Cuissard, Prouff et Leduc et Bihel, elle veut effacer ses deux échecs consécutifs.

Par 3 buts à 0 devant 52.000 spectateurs, les Français remportent pour la première fois dans l'histoire de leurs rencontres, la victoire sur les Tchèques qui, avant guerre, les ont battus six fois sur six matches. Les nouveaux ont gagné

leur place et Ben Barek a brillé du plus vif éclat. Il a marqué d'ailleurs un but, Vaast et Heisserer se partageant les deux autres.

La légende des gâteaux.

UNE semaine plus tard, à Lisbonne, les tricolores cependant doivent à nouveau baisser pavillon au Stade National où 60.000 spectateurs portent à la victoire, leurs favoris, dont la technique individuelle et la tactique ne peuvent se comparer aux nôtres. Vaast obtient son but habituel, mais Arojo et Peyrotéo donnent l'avantage aux Portugais.

Des humoristes accusent Ben Barek, dont le match n'a pas été particulièrement brillant, d'avoir trop fréquenté les pâtisseries de Lisbonne. L'intéressé s'en défend et attribue à une baisse de forme sa médiocre performance.

— Je suis comme les autres, je peux avoir des hauts et des bas.

— L'histoire fera cependant long feu, entretenue par des échetiers en mal de copie.

Revanche.

LES deux matches suivants de l'équipe de France montrent d'ailleurs que l'aventure de Lisbonne n'a été qu'un accident.

Le 5 mai à Colombes devant 57.000 spectateurs, sur un terrain sec, balayé par un vent violent,



Tandis que l'équipe de France joue en Suisse, Larbi promu grande vedette des stades scandinaves, a coiffé pour la plus grande joie des photographes et d'une gracieuse « girl » d'un music-hall de Stockholm, la coiffure d'un Sioux d'opérette.



Déménagement et emménagement. Dans son petit logement de Billancourt, Larbi rentre ses « meubles »

Car s'il concentre l'attention générale celle de la foule et celle de l'adversaire, il attire par ses feintes et ses dribbles l'adversaire, chargé de surveiller un de ses partenaires. C'est à ce moment qu'il lance avec une terrible précision l'homme qu'il a « démarqué » de la façon la plus complète.

Si l'on ajoute à ce facteur tactique, l'élément moral de l'affolement collectif, qui gagne toute une défense dont les éléments sont mystifiés et parfois ridiculisés, on aura détruit cette légende de l'inefficacité de Ben Barké.

Feintes inutiles et exagérées disent les censeurs. Les résultats inscrits aux tableaux d'affichage leur répondent en chacune de ces occasions.

Constructeur d'offensives hors classe, par son art de démarquer le partenaire, la précision et la clairvoyance de ses ouvertures, Ben Barké est capable de réaliser lui-même. Il l'a démontré en maintes occasions. Balle de volée ou dans sa foulée, Ben Barké tire au but avec une puissance et une aisance déconcertantes. Sa souplesse, lui permet souvent d'éviter la charge désespérée de l'ultime défenseur.

De la tête, il n'est pas facile de lui prendre une balle, sa détente et son coup d'œil, la sûreté de ses réflexes le prend rarement au dépourvu dans ce compartiment du jeu. C'est pourquoi il est beaucoup plus précieux qu'on l'a dit dans le jeu défensif. Attaquant de tempérament, il sait se replier dans les moments difficiles, intercepter les balles, les sortir des pieds de l'adversaire en remplaçant le « tackling » par une subtilité qui laisse parfois l'homme à qui il a subtilisé la balle.

Comment expliquer cet art qui tient à la fois de la magie, de la technique la plus pure et de la science tactique la plus poussée.

Les qualités naturelles.

PAR ses qualités naturelles. Certes. Grand et élancé, sans un pouce de graisse, extrême, mement musclé de jambes et de torse, Larbi un athlète dans toute l'acceptation du terme. Un athlète naturel, perfectionné par le travail et par une culture physique méthodique.

A son atavisme d'homme de la brousse, puis d'ouvrier, il doit ses remarquables aptitudes d'adresse, de détente et de souplesse, cette harmonie de proportions, qui lui donnent ce parfait équilibre du corps que l'on admire chez les footballeurs anglais, mais qui là est le fruit d'un atavisme sportif.

De son travail personnel, Larbi a retiré les fruits. Dès son jeune âge, il s'est entraîné en vue du football. S'il a réalisé des temps intéressants au 5.000 17' 5/10, s'il a participé à des compétitions athlétiques c'était dans le but de perfectionner sa résistance de footballeur.

Il a su observer. Lors de la venue en Afrique

du Nord des équipes d'Europe centrale en tournée, il a analysé avec passion les gestes des Sindelar, des Sarosi et autres,

Quand il vint à Marseille, Eisenhower n'eut pas grand chose à lui apprendre sur le plan technique.

— Dribble moins, lui disait seulement le coach hongrois.

Ben Barek dribble toujours, mais pour servir son équipe.

Il semble plus difficile à expliquer que, sur le plan tactique, Larbi ait montré, malgré les critiques, une aussi sûre compréhension du jeu.

Il est curieux de noter à ce sujet, que Larbi fit son premier match international aux côtés d'Émile Veinante, notre tacticien numéro 1. Il est aussi significatif de noter que si jamais ces deux fortes individualités n'eurent de raisons d'antipathie personnelle, tout en se reconnaissant mutuellement leurs qualités, elles ne parvinrent pas à se rendre justice.

Instinct et intelligence du jeu.

L'EXPLICATION tient en peu de mots : ces deux valeurs du football se situent à deux stades différents de l'évolution intellectuelle. L'un, Ben Barek est tout instinct, c'est-à-dire intelligence inconsciente, l'autre est tout raisonnement, c'est-à-dire intelligence consciente. Veinante jouant intérieur ou conseillant un intérieur, dira :

— Je dribble le demi-aile, j'avance sur l'arrière, donc je démarque mon ailier à qui je fais la passe. Ben Barek effectuera les mêmes gestes, sans effectuer la même réflexion.

Mais d'où peut provenir cet infailible instinct de la stratégie d'un jeu collectif, dont la complexité apparaît à quiconque se penche sur les problèmes posés par la tactique du ballon rond ?

De multiples exemples de footballeurs, intelligents dans la vie courante, mais incapables sur le terrain de lier leur action à celle des autres, sont présents à l'esprit de tout le monde.

Le football est un jeu collectif et nécessite donc des réflexes intellectuels collectifs et non individualistes. Voilà pourquoi il est le sport naturel des ouvriers rompus par la nature même de leur travail en usine à ces disciplines collectives. Une simple consultation des statistiques des professions de joueurs de football en dit sur ce point beaucoup plus long que les plus subtiles des controverses théoriques, et la citations de cas qui constituent des exceptions ne fait que confirmer une règle depuis longtemps admise dans la pratique.

Ben Barek, s'il fut travailleur manuel, ne vécut que peu de temps la discipline collective du travail, que connaissent les ouvriers européens. Mais ataviquement il était plus proche qu'eux de cette forme de vie collective du clan, qui fut l'organisation primitive de la Société. C'est d'elle

Des chaussures de qualité qui viennent en droite ligne de Budapest. Où est le temps où je jouais en savates ?



qu'il tient, de toute évidence, son adaptation instinctive, naturelle, à l'organisation d'un jeu qui est l'antithèse même de l'individualisme, mais au contraire l'épanouissement des qualités individuelles dans le cadre de l'effort collectif.

Nous avons essayé de situer la différence et les points de contact du style de Ben Barek et de celui qu'ont mis au point à la suite d'un long effort les grands noms du football européen d'hier et d'aujourd'hui qui ont poussé plus loin que lui dans le sens de l'analyse intellectuelle leur effort technique et tactique.

Ben Barek n'en est pas moins lui aussi une des grandes figures du football international. Si l'on fait abstraction de toutes les différences apparentes qui les sépare, il a le droit de figurer sur le même plan que ces grands joueurs qui ont nom Sindelar, Sarosi, Bastin, James, Meazza, car il possède au même titre qu'eux la « classe », cette « étincelle », qui départage, le « talent » du « génie ».

CHAPITRE VI

L'HOMME

DANS l'action du joueur, nous avons esquissé l'homme. Ben Barek est, à coup sûr, l'une des personnalités les plus attachantes du monde sportif.

Tous ceux qui l'ont approché savent que l'un des traits les plus marquants de son caractère est la simplicité. L'absence complète de cabotinisme n'est pas une qualité aussi répandue qu'on le pense même chez les sportifs. On n'est pas impunément une « vedette » dans quelque branche que ce soit de l'activité humaine. Et telles étoiles de la scène, de l'écran, de la littérature, des arts ou... du sport qu'on loue volontiers pour leur modestie, ne sont en réalité, quand on les cotoie de près, que d'affreux cabotins.

Larbi a échappé à cette terrible déformation qui fait d'un homme l'esclave de son nom. Sans doute le doit-il à cette fraîcheur d'âme, qu'ont depuis longtemps perdue les autochtones de la vieille Europe.

Jamais il ne se permet la moindre réflexion désagréable à l'endroit d'un partenaire insuffisant. Au cours de sa première saison au Stade la différence de valeur était flagrante, énorme entre lui et certains de ses coéquipiers. Il s'est bien gardé jamais de laisser voir qu'il le comprenait fort bien. Au contraire, il n'a jamais manqué une occasion de vanter leurs qualités.

On comprend que ses camarades aient pour lui la plus sincère des amitiés.

Ceux qui le connaissent l'ont vite apprécié.

Ce n'était pas un secret, Aston n'avait qu'une estime très relative pour son partenaire de l'équipe de France. Dans des conversations privées, souvent sur le terrain cette inimitié irraisonnée se faisait jour. Depuis que Larbi et

Fred se sont trouvés réunis au sein d'une même équipe tout a changé.

— Larbi, un joueur extraordinaire! Il faut le voir à l'entraînement, pour apprécier pleinement sa classe... Et un bon gars. Il gagnait à être connu, avoue aujourd'hui Aston à ses intimes.

Un être foncièrement bon.

LA correction du joueur est exemplaire.

— Nous ne sommes pas sur le terrain pour faire du mal, dit volontiers Ben Barek. Tous les joueurs professionnels jouent pour gagner leur vie. Et non pour expédier les « copains » à l'hôpital.

Il ne se contente pas de le dire. Il met en pratique ses paroles.

Si tous ses collègues ne font pas preuve du même état d'esprit — leurs dirigeants en sont d'ailleurs les seuls responsables — et si Ben Barek a suffisamment d'instinct pour éviter les chocs et de souplesse pour « savoir tomber » il n'en est pas moins sensible aux irrégularités dont il est la victime.

Lorsque le Stade fut éliminé à la dernière minute de son match contre le Red Star de la demi-finale de la Coupe à Lille en 1946, Larbi retenu par le maillot au moment où il allait s'opposer au shot victorieux de Bersoulle, ne put maîtriser sa colère. A la sortie du terrain, il se lança à la poursuite de son adversaire le rejoignant dans le couloir des vestiaires et fit le coup de poing.

Le climat moral orageux de la rencontre créé avant le coup d'envoi par des propos excessifs d'un joueur qui ne se conduisit pas ce jour-là comme le « gentleman » qu'il prétend être et probablement un geste, fréquent sur les corners, mais exécuté en marge des règles, avaient mis le feu aux poudres. Naturellement Larbi fut le premier à regretter son geste de « justicier » :

Il n'y a d'ailleurs pas un brin de méchanceté chez Larbi, qui est d'un naturel extrêmement paisible et doux. Sa mère, ses gosses Hamidou et Mustapha, 4 ans et 5 ans, sont l'objet de ses constantes préoccupations.

C'est surtout en pensant à eux, qu'il a consenti à quitter à la fin de chaque été la rue Issatia-Felman non loin du palais du Sultan, où il vit entouré de la sympathie générale.

Ben Barek défend ses intérêts.

C'EST aussi pour assurer leur avenir, beaucoup plus que pour satisfaire des besoins personnels modestes que Larbi défend ses intérêts, sans acrimonie, mais avec fermeté, et avec une claire conscience des moyens à employer.

Il n'est pas douteux que Ben Barek fait honneur à ses contrats. Grâce à sa seule présence les recettes du Stade Français ont connu des hausses qui allaient du simple au quadruple. Il a permis à M. Malaud de mener son club en 1^{re} division après un stage en seconde limitée à une saison.

comme à prendre un air prépondérant dans les succès sportifs et financiers du club.

Lorsqu'il a décidé de commencer une saison, en aucune circonstance, il n'a agi de telle sorte qu'on puisse lui reprocher d'avoir commis sous une forme quelconque, ce que les dirigeants et leurs supporters de la presse qualifient aisément du grand mot de « chantage ».

Larbi sait ce qu'il vaut. Il est normal qu'avant d'accepter les conditions qu'on voudrait — ou que des règlements mal faits voudraient lui imposer — il en discute. Si le professionnel qu'il est prouve, sur le terrain, qu'il a conscience de ses devoirs, il a aussi celle de ses droits. Ce sont les dirigeants eux-mêmes qui, dans leurs tractations, chiffrent la valeur marchande des « pros ». Il est légitime que le joueur prenne ces données numériques comme base de discussion pour ce qui concerne son salaire.

Conscience professionnelle.

BEN BAREK n'est d'ailleurs pas de ceux qui se plaignent sans nécessité. Il sait apprécier les avantages que lui procure un métier qu'il exerce avec la méticuleuse conscience d'un artisan.

A Boulogne il vit éloigné des tentations de Paris. Sa régularité à l'entraînement, le sérieux de sa vie privée, sont à citer en exemple. Chaque midi il déjeune avec la plupart des « célibataires » du Stade Français à la cantine des employés de la Maison Malaud. Et, le soir, dans l'immeuble où il occupe un petit logement de deux pièces, en face des Usines Renault, il prend exemple sur les ouvriers, ses voisins et amis, que leur rude labeur quotidien contraint à un repos régulier.

Le spectacle de la vie des usines, le souvenir des jours difficiles de son enfance, lui font apprécier la relative facilité de l'existence du footballeur professionnel.

— Je gagne ma vie en pratiquant un sport que j'aime. Il faudrait être fou pour perdre de vue ce fait, aime-t-il à répéter. Je pourrais, moi aussi, être astreint au labeur impitoyable de l'atelier... Pourquoi me plaindre?

C'est dans cet esprit que commentant l'an dernier son éviction de l'équipe de France, il réussit à surmonter son immense déception.

— Dans quelques semaines je serai auprès des miens. Durant les neuf mois que j'ai passés à Paris, j'ai eu à défaut de la satisfaction de faire partie de l'équipe de France celle d'avoir préparé l'avenir des miens.

Alors que d'autres auraient conçu de la rancœur, contre les auteurs d'une mesure dont l'injustice était éclatante, il se contenta de démontrer platoniquement aux foules scandinaves l'étendue de son savoir-faire.

Cet être sensible et bon possède — faut-il l'ajouter — une intelligence instinctive très vive, qui ne s'exerce pas seulement dans l'exercice de son métier, mais dans la vie courante. A sa vivacité d'esprit naturelle, il a su ajouter l'apport d'une expérience, dont il a tiré les leçons. Au cours de ses voyages dans tous les pays de l'Europe, il a beaucoup vu et beaucoup retenu.

On conçoit que sa conversation puisse être d'un intérêt constant. Sa gaieté naturelle, jointe à une forme d'un humour faussement naïf, font la joie de ses camarades de club.

Soyez-bien persuadés, que lorsque Larbi vous amuse sur le terrain par une succession de dribbles que des gens prématurément vieillis jugent excessifs, celui qui s'amuse le plus c'est encore lui.

Car malgré ses 30 ans, c'est l'extrême jeunesse de sa race, et la jeunesse éternelle du sport qui s'exprime dans ses gestes. Voilà pourquoi les foules sportives de tous les pays l'ont aimé et adopté.

François THÉBAUD.

Déjà paru : **Alex JANY**
Jean ROBIC

A paraître prochainement :
René VIETTO
Julien DA RUI
Louis GÉRARDIN
Marcel CERDAN
Robert VILLEMAIN

“ **LE MIROIR DES CHAMPIONS** ”

RÉDACTION-ADMINISTRATION

31, Rue du 4-Septembre - PARIS-2^e

Téléphone : OPÉra 78-74 et la suite

C. C. Postal : Paris 4208-39

MIROIR *print*

Dans ce numéro: Nos
belins exclusifs sur
**MARSEILLE-
RACING (3-0)**

UN ARTICLE INEDIT
DE Marcel DOMINGO

LE RETOUR DISCRET DE "RASTELLI" BEN BAREK

Deux footballeurs parmi les plus appréciés de tous ceux qui opéraient l'an dernier dans le Championnat de France sont revenus fouler dimanche la pelouse de Colombes. Il s'agit de Marcel Domingo et de Larbi Ben Barek qui opèrent maintenant dans les rangs de l'Atletico de Madrid, vainqueur du Stade Français par deux buts à zéro. Si le portier fut très brillant, le prestigieux Marocain, transi de froid fut, par contre, assez fêrre. Néanmoins en quelques circonstances, il put démontrer que sa virtuosité restait remarquable, notre document est d'ailleurs probant à ce sujet. (Photo de Daniel GUYOT.)

LA PLUS FORTE VENTE
DES HEBDOMADAIRES SPORTIFS
N° 134 - 27 DECEMBRE 1948 **20** fr.
16 PAGES
AFRIQUE DU NORD : 22 francs